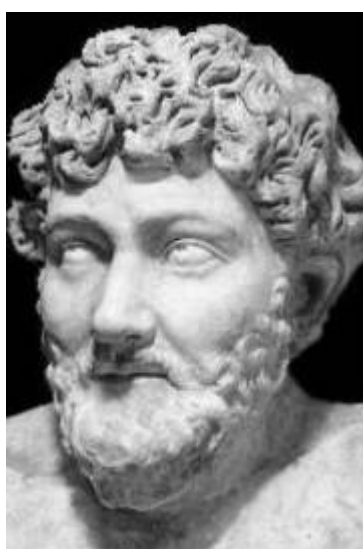


Les FABLES



ESOPE

On connaît peu de chose sur la vie et la patrie d'Ésope. D'après les hypothèses les plus vraisemblables, ce fabuliste d'origine phrygienne, a été contemporain de Solon de Salamine. Esclave de Iadmon et de Xanthus qui l'affranchit. Selon Hérodote, il mourut en 650 av. J.C., précipité du haut d'un rocher dans la mer par les habitants de Delphes, qui se croyaient offensés par lui. Jean de la Fontaine puis Jean-Pierre Claris de Florian s'inspirèrent de plusieurs de ses fables dont le lecteur trouvera ici une sélection.

Le loup et l'agneau

Un loup buvant à la source d'une fontaine, aperçut un agneau qui buvait au bas du ruisseau ; il l'aborda tout en colère, et lui fit des reproches de ce qu'il avait troublé son eau. L'agneau, pour s'excuser, lui représenta qu'il buvait au-dessous de lui, et que l'eau ne pouvait remonter vers sa source. Le loup redoublant sa rage, dit à l'agneau qu'il y avait plus de six mois qu'il tenait de lui de mauvais discours. " Je n'étais pas encore né, répliqua l'agneau. Il faut donc, reparti le loup, que ce soit ton père ou ta mère. " Et sans apporter d'autres raisons, il se jeta sur l'agneau et le dévora, pour le punir (disait-il) de la mauvaise volonté et de la haine de ses parents.

Le coq et la pierre précieuse

Un coq en grattant un fumier, y trouva par hasard une pierre précieuse ; il la considéra pendant quelque temps, et dit avec une espèce de mépris : " De quoi me peut servir une chose si belle et si brillante ? Elle serait bien mieux entre les mains d'un lapidaire qui en connaîtrait le prix, et l'usage qu'il en faut faire. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préférerais un seul grain d'orge à toutes les pierres précieuses du monde."

Le renard et le singe

Le lion ayant établi son empire sur les animaux avait enjoint de sortir des frontières de son royaume à ceux qui étaient privés de l'honneur de porter une queue. Épouvanté, le renard se préparait à partir pour l'exil. Déjà il pliait bagage. Comme le singe, ne considérant que l'ordre du roi, disait que cet édit ne concernait pas le renard, qui avait de la queue, et à revendre : " Tu dis vrai, dit celui-ci, et ton conseil est bon, mais comment savoir si entre les animaux dépourvus de queue le lion ne voudra pas me compter au premier rang. Celui qui doit passer sa vie sous un tyran, même s'il est innocent, est souvent frappé comme coupable. "

Le bouvier

Un bouvier, paissant un troupeau de boeufs, perdit un veau. Il passa son temps à parcourir tous les endroits déserts et à faire des recherches, mais il ne découvrit rien. Alors il promit à Jupiter, au cas où il trouverait le voleur qui avait pris son veau, de lui offrir un chevreau en sacrifice. Il arriva dans un bois de chênes et là il découvrit que le veau avait été dévoré par un lion. Éperdu et terrifié, levant les mains au ciel, il s'écria : " Seigneur Jupiter, je t'avais promis de te donner un chevreau si je découvrais mon voleur. Maintenant je te promets un taureau si j'échappe à ses coups. " Cette fable convient aux malheureux qui, en cas de perte demandent aux dieux de trouver la chose perdue et qui, l'ayant trouvée, cherchent à ne pas tenir leur promesse.

Le grammairien qui enseignait un âne

Un grammairien se glorifiait d'exceller dans son art au point que, moyennant un salaire convenable, il s'engageait à instruire non seulement des enfants, mais même un âne. Le prince, apprenant la folle témérité du personnage, lui dit : " Si je te donnais 50 ducats, répondrais-tu de pouvoir en dix ans faire l'instruction d'un âne ? " Dans son imprudence, il répondit qu'il acceptait la mort si, dans cet espace de temps son âne n'arrivait pas à lire et à écrire. Ses amis étaient étonnés de ses paroles : ils lui reprochaient de s'engager à faire une chose non seulement malaisée et difficile, mais même impossible, et ils craignaient qu'à l'expiration du délai il ne fut mis à mort par le prince. Il leur répondit : " Avant le terme, ou l'âne mourra, ou le roi, ou moi. " Cette fable montre aux gens qui sont exposés à un danger que le délai souvent leur vient en aide.

Un mari et sa femme

Un homme, dont la femme était détestée de tous les gens de la maison, voulut savoir si elle inspirait les mêmes sentiments aux serviteurs de son père. Sous un prétexte spécieux il l'envoie chez celui-ci. Peu de jours après, quand elle revint, il lui demanda comment elle était avec les gens de là-bas. Elle répondit que les bouviers et les pâtres la regardaient de travers. " Eh bien, femme, si tu es détestée de ceux qui font sortir leurs troupeaux à l'aurore et qui ne rentrent que le soir, à quoi faudra-t-il s'attendre de la part de ceux avec qui tu passes toute la journée. " Cette fable montre que souvent on connaît les grandes choses par les petites et les choses incertaines par celles qui sont manifestes.

Le vieillard qui voulait remettre sa mort à plus tard

Un vieillard demandait à la mort, qui était venue pour l'arracher à cette terre, de différer un peu jusqu'à ce qu'il eut dressé son testament et qu'il eut fait tous ses préparatifs pour un si long voyage. Alors la mort : " Pourquoi ne les as-tu pas faits, toi que j'ai tant de fois averti ? " Et comme le vieillard disait qu'il ne l'avait jamais vue, elle ajouta : " Quand j'emportais jour par jour non seulement tes contemporains, dont pas un presque ne survit, mais encore des hommes dans la force de l'âge, des enfants, des nourrissons, ne t'avertissais-je pas que tu étais mortel ? Quand tu sentais ta vue s'émousser, ton ouïe s'affaiblir, tes autres sens baisser, ton corps s'alourdir, ne te disais-je pas que j'approchais ? Et tu prétends que je ne t'ai pas averti ? Allons, il ne faut pas tarder davantage ". Cette fable apprend qu'il convient de vivre comme si nous voyions la mort devant nous.

Le lion, le loup et le renard

Un lion devenu vieux était malade et restait couché dans son antre. Pour visiter le roi, tous les animaux étaient venus, sauf le renard. Le loup, saisissant l'occasion, accusait le renard auprès du lion, disant qu'il ne faisait aucun cas de leur maître à tous et ne venait même pas le visiter. Au même moment le renard arriva et il entendit les derniers mots du loup. Le lion rugit contre lui, mais l'autre ayant demandé à se justifier : " Et qui donc, dit-il, de tous ceux qui sont ici t'a été utile autant que moi ? Je suis allé partout, j'ai demandé à un médecin un remède pour toi et je l'ai obtenu. " Le lion aussitôt lui ordonna de révéler ce remède. Alors le renard dit : " C'est d'écorcher vif un loup et de revêtir sa peau chaude encore. " Et le loup aussitôt fut étendu mort. Alors le renard dit en riant : " Voilà comme il faut exciter le maître à des sentiments non de malveillance, mais de bonté. " Cette fable montre que quiconque trouve contre un autre de perfides desseins prépare un piège contre lui-même.

L'homme qui avait caché son trésor en confidence de son compère

Un homme fort riche avait enfoui un trésor dans une forêt et personne n'était dans la confidence, sauf son compère en qui il avait grande confiance. Mais étant venu, au bout de quelques jours, visiter son trésor, il le trouva déterré et enlevé. Il soupçonna, ce qui était vrai, que son compère l'avait soustrait. Il vint le trouver. " Compère, dit-il, je veux à l'endroit où j'ai caché mon trésor enfouir en plus mille ducats. " Le compère, voulant gagner davantage encore, rapporta le trésor, le remit en place. Le véritable maître peu après arrive et le retrouve, mais il l'emporte chez lui et s'adressant à son compère : " Homme sans foi, dit-il, ne prends pas une peine inutile pour aller voir le trésor, car tu ne le trouverais pas. " Cette fable montre combien il est facile de tromper un avare par l'appât de l'argent.

L'homme reprochant à son chien de n'avoir pas surveillé les poules

Un père de famille ayant oublié de fermer l'abri dans lequel ses poules passaient la nuit, au lever du jour trouva que le renard les avait toutes tuées et emportées. Indigné contre son chien comme s'il avait mal gardé son bien, il l'accablait de coups. Le chien lui dit : " Si toi, à qui tes poules donnaient des oeufs et des poussins, tu as été négligent à fermer ta porte, quoi d'étonnant à ce que moi, qui n'en tire aucun profit, enseveli dans un profond sommeil, je n'aie pas entendu venir le renard ". Cette fable veut dire qu'il ne faut attendre des serviteurs de la maison aucune diligence, si le maître lui-même est négligent.

Le chasseur et le loup

Un grand chasseur revenant un jour de la chasse avec un daim qu'il avait pris, aperçut un sanglier qui venait droit à lui. " Bon, dit le chasseur, cette bête augmentera ma provision. " Il banda son arc aussitôt et décocha sa flèche si adroitement qu'il blessa le sanglier à mort. Cet animal, se sentant blessé, vint avec tant de furie sur le chasseur qu'il lui fendit le ventre avec ses défenses, de manière qu'ils tombèrent tous deux sur la place. Dans ce temps-là il passa par cet endroit un loup affamé qui, voyant tant de viande par terre, en eut une grande joie. " Il ne faut pas, dit-il en lui-même, prodiguer tant de biens, mais je dois, ménageant cette bonne fortune, conserver toutes ces provisions. " Néanmoins, comme il avait faim, il en voulut manger quelque chose. Il commença par la corde de l'arc, qui était de boyau, mais il n'eut pas plus tôt coupé la corde que l'arc, qui était bien bandé, lui donna un si grand coup contre l'estomac qu'il le jeta tout raide mort sur les autres corps. Cette fable fait voir qu'il ne faut point être avare.

L'âne et le cheval

Un homme avait un cheval et un âne, et comme ils voyageaient ensemble, l'âne, qui était beaucoup chargé, pria le cheval de le soulager, et de prendre une partie de son fardeau, s'il voulait lui sauver la vie ; mais le cheval lui refusant ce service, l'âne tomba, et mourut sous sa charge : ce que voyant le maître, il écorcha l'âne, et mit sur le cheval toute sa charge avec sa peau ; alors le cheval s'écria : " Ô que je suis malheureux ! Je n'ai pas voulu prendre une partie de sa charge, et maintenant il faut que je la porte toute entière, et même sa peau. "

Le loup et la brebis

Un loup que les chiens avaient longtemps poursuivi, se trouva si recru de lassitude, qu'il fut obligé de s'arrêter à quelque distance d'un ruisseau où une brebis se désaltérait. Comme il mourait de soif et de faim, et que les forces lui manquaient à tel point qu'il ne pouvait passer outre pour chercher ce qui lui était nécessaire, il appela la brebis, et la pria de lui apporter à boire. Son dessein était de la croquer dès qu'il aurait bu, et par ce moyen de mettre remède à tout. Mais celle-ci, qui s'en doutait, se garda bien de sortir de l'endroit où elle était. " Ami, lui cria-t-elle, je te secourrais, tout loup que tu es, très volontiers ; mais comme tu me parais avoir autant besoin de chair que d'eau, je pense que je ferais beaucoup mieux de m'éloigner de toi que de m'en approcher. " Cela dit, elle se retira à grande hâte, et laissa le loup crier tout autant qu'il lui plut.

Le lion et la mouche

Une mouche défia un lion au combat, et le vainquit : elle le piqua à l'échine, puis aux flancs, puis en cent endroits ; entra dans ses oreilles, ensuite au fond de ses naseaux ; en un mot, le harcela tant, que de rage de ne pouvoir se mettre à couvert des insultes d'un insecte, il se déchira lui-même. Voilà donc la mouche qui triomphe, bourdonne, et s'élève en l'air. Mais comme elle vole de côté et d'autre pour annoncer sa victoire, l'étourdie va se jeter dans une toile d'araignée et y reste. " Hélas ! disait-elle, en voyant accourir son ennemie, faut-il que je périsse sous les pattes d'une araignée, moi qui viens de me tirer des griffes d'un lion ? "

Les chiens qui crèvent de trop boire

Deux chiens passaient le long d'un fleuve ; comme ils le regardaient, ils y aperçurent une pièce de chair qui flottait assez loin d'eux. Alors l'un dit à l'autre : " Camarade, il nous faut bien garder de manquer cette proie, et pour l'atteindre, j'imagine un expédient qui me semble sûr. Toute cette eau qui coule entre ce que tu vois et la rive où nous sommes, nous pouvons la boire. Or, sitôt que nous l'aurons bue, tu conçois bien qu'il faut que l'endroit où ce friand morceau flotte, reste à sec, et ainsi il nous sera fort aisé d'arriver jusqu'à lui. Compte, mon cher, qu'il ne peut nous échapper ". Et cela dit, ils en burent tous deux de telle sorte, qu'à force de se gonfler d'eau, ils perdirent bientôt haleine, et crevèrent sur la place.

L'âne portant une idole

Un âne chargé d'une idole passait au travers d'une foule d'hommes ; et ceux-ci se prosternèrent à grande hâte devant l'effigie du dieu qu'ils adoraient. Cependant l'âne, qui s'attribuait ces honneurs, marchait en se carrant, d'un pas grave, levait la tête et dressait ses oreilles tant qu'il pouvait. Quelqu'un s'en aperçut, et lui cria : " Maître baudet, qui croyez ici mériter nos hommages, attendez qu'on vous ait déchargé de l'idole que vous portez, et le bâton vous fera connaître si c'est vous ou lui que nous honorons ".

La femme et l'ivrogne

Une femme avait un ivrogne pour mari. Voulant le délivrer de ce vice, elle imagina la ruse que voici. Quand elle le vit alourdi par l'excès de la boisson et insensible comme un mort, elle le prit sur ses épaules, l'emporta et le déposa au cimetière, puis elle partit. Quand elle pensa qu'il avait repris ses sens, elle revint au cimetière et heurta à la porte. L'ivrogne dit: " Qui frappe ?" La femme répondit : " C'est moi, celui qui porte à manger aux morts. " Et l'autre: " Ce n'est pas à manger, l'ami, mais à boire qu'il faut m'apporter. Tu me fais de la peine en me parlant de nourriture au lieu de boisson. " Et la femme se frappant la poitrine: " Hélas, malheureuse, dit-elle, ma ruse n'a servi de rien. Car toi, mon mari, non seulement tu n'en es pas amendé, mais tu es devenu pire encore, puisque ta maladie est tournée en habitude ". Cette fable montre qu'il ne faut pas s'attarder aux mauvaises actions, car même sans le vouloir, l'homme est la proie de l'habitude.

L'âne chargé d'éponges

Un âne chargé de sel se plongea dans une rivière, et si avant que tout son sel se fondit. Quelques jours après, comme il repassait chargé d'éponges près du même gué, il courut s'y jeter, dans la pensée que le poids de sa charge y diminuerait comme il avait diminué la première fois ; mais le contraire arriva. L'eau emplit les éponges, et de telle sorte qu'elles s'enflèrent. Alors la charge devint si pesante, que le baudet qui ne pouvait plus la soutenir, culbuta dans le fleuve, et s'y noya.

Le palefrenier et son cheval

Un seigneur eut besoin aux champs d'un cheval qu'il avait laissé à la ville, et manda à son palefrenier qu'il eût à le lui amener au lieu où il était. Celui-ci, l'ordre reçu, partit avec le cheval. Comme ils passaient tous deux au travers du pré de leur maître, l'homme s'aperçut que l'autre baissait la tête et y broutait à la dérobée quelque peu d'herbe. " Larron, lui dit-il en le frappant rudement, ne sais-tu pas bien que cette herbe appartient à notre maître, et que d'en prendre comme tu fais, c'est lui faire du tort. - Mais toi-même, repartit le cheval, qui ne me donnes jamais que la moitié de l'avoine qu'il m'achète, ignores-tu que cette avoine lui appartient, et que d'en dérober l'autre moitié, comme c'est ta coutume, pendant que je maigris à vue d'oeil, faute de nourriture, c'est lui faire un tort bien plus considérable que celui que tu me reproches ? Cesse donc de me maltraiter. Si tu veux que je lui sois fidèle, commence par m'en donner le premier l'exemple. "

Le fleuve et sa source

Un fleuve s'élevait contre sa source. " Considère, lui disait-il, ce lit large et profond, vois de combien de ruisseaux, de combien de rivières, mes eaux sont grossies. Grâce au ciel, me voilà fleuve. Mais toi, chétive source, qu'es-tu ? Un maigre filet d'eau qu'un rayon de soleil tarirait, si la roche dont tu sors ne t'en mettait à l'abri. - Insolent, repartit la source, il te sied bien vraiment de me mépriser, toi qui, sans moi, serais encore dans le néant. "

Le jeune homme et sa maîtresse

Un jeune cavalier accourut au logis d'une femme qu'il aimait éperdument. Sitôt qu'il y fut entré, il quitta son manteau, puis il se mit à parler de son amour, et passa ainsi la journée avec sa belle. Le soir, comme il se retirait, l'autre lui fit entendre qu'elle avait besoin de quelque argent pour faire certaines emplettes : le galant lui ouvrit sa bourse et aussitôt on la lui prit toute entière. Un moment après, la dame eut si grande envie de la bague qu'il portait au doigt, qu'elle la lui demanda et l'eut. Alors le cavalier, qui n'avait plus rien à donner, remit son manteau sur ses épaules, prit congé d'elle et sortit. Cependant, la belle fondait en larmes et se désespérait. À ses cris, une de ses voisines, qui avait remarqué le départ du jeune homme, accourut, et crut la consoler, en lui disant que son amant ne tarderait guère à revenir. " Hé, ma chère ! s'écria l'autre toute désolée, ce n'est pas la personne que je regrette, c'est ce manteau que je lui vois remporter. "

L'homme qui se marie trop tard

Un homme ne songea point à se marier tant qu'il fut dans l'âge d'y penser. Pendant qu'il pouvait plaire, personne ne lui plut ; mais lorsque, devenu vieux, il se vit, par le nombre de ses ans, à charge à toutes les femmes, il voulut en prendre une. Enfin, comme il était presque décrépît, il fit choix d'une jeune beauté. Le barbon fit si bien valoir ses grands biens, et fit à la belle des avantages si considérables, qu'il la fit consentir à lui donner la main, et l'épousa, mais il ne tarda guère à s'en repentir. À peine eut-il prononcé le oui qu'il reconnut la faute qu'il venait de faire. " Hélas, s'écriait-il tout glacé, devais-je m'embarrasser d'une chose qui m'est à présent si inutile, moi qui n'ai jamais voulu m'en charger dans un temps où elle me convenait ? "

Le mourant et sa femme

Un malade tirait à sa fin ; cependant sa femme s'en désespérait. " Ô mort ! s'écriait-elle toute en larmes, viens finir ma douleur ; hâte-toi, viens terminer mes jours. Trop heureuse si, contente de m'ôter la vie, tu voulais épargner celle de mon époux. Ô mort, redisait-elle, que tu tardes à venir : parais, je t'attends, je te souhaite, je te veux. - Me voilà, dit la mort en se montrant : que souhaites-tu de moi ? - Hélas ! répondit la femme, tout effrayée de la voir si proche d'elle, que sans prolonger les douleurs de ce malade, tu daignes au plus tôt mettre fin à sa langueur ".

Le riche dédaignant un trésor

Un homme fort opulent trouva dans son chemin un trésor. Comme tout lui riait alors, et qu'il ne pouvait s'imaginer qu'il dût jamais avoir besoin de ce qu'il voyait sous sa main, il ne daigna pas se baisser pour le prendre, et passa. Quelque temps après, un vaisseau qu'il avait chargé de ses meilleurs effets, périt avec tout ce qu'il portait, tandis qu'un marchand faisait banqueroute et lui emportait une somme considérable. Ensuite le feu prit à son logis, et le consuma entièrement, avec tous ses meubles ; puis il perdit un procès qui acheva de le ruiner. Alors il se ressouvint de ce qu'il avait rejeté, et courut à l'endroit où il l'avait laissé ; mais il n'en était plus temps. Comme il n'était qu'à vingt pas du gîte, un passant moins dégoûté, qui avait découvert le trésor, l'emportait et courait de toute sa force.

L'âne et le cheval

Un cheval couvert d'une riche housse, allait trouver son maître à la guerre. Un âne le vit passer ; alors il ne peut s'empêcher de soupirer, et d'envier le bonheur de l'autre. Suis-moi, lui dit le cheval qui s'en était aperçu, et tu partageras la gloire dont je vais me couvrir. Le baudet ne se le fit pas dire deux fois et le suivit. Il arrive au camp ; et d'abord soldats, armes, pavillons, le bruit des tambours, le font tressaillir d'aise. Mais quelques jours après, lorsqu'il vit le cheval obligé de porter son maître dans la mêlée, au risque de mille coups, il sentit diminuer sa joie, et pensa à ce qu'il avait quitté. Un moment après il baissa les oreilles, et tourna le dos. Puis, malgré tout ce que l'autre put lui dire pour l'engager à rester, il courut au grand trot reprendre le chemin du moulin.

Une vieille et sa servante

Une vieille n'avait pas plutôt entendu le chant de son coq, que tous les matins, elle allait une heure avant le point du jour éveiller sa servante. Alors il fallait se lever pour prendre ensuite une quenouille, qu'on ne quittait que longtemps après le coucher du soleil. Celle-ci, qui séchait de fatigue et d'insomnie, prit un jour le coq et le tua, dans la pensée qu'elle dormirait tout à son aise, sitôt que sa maîtresse aurait perdu son réveille-matin. Mais tout le contraire arriva. Le coq mort, la vieille, qui n'entendait plus ce chant qui la réglât, était toute la nuit sur pied et courait éveiller sa servante, lorsqu'à peine celle-ci avait eu le temps de se coucher.

La mule

Une mule grasse et rebondie, ne faisait que parler, dans sa jeunesse, de sa Mère la jument ; mais elle changea de langage, lorsqu'elle se vit, dans sa vieillesse, réduite à porter la farine au moulin. Alors, elle se ressouvint de l'Âne, et confessa de bonne foi qu'il était son père.

L'astrologue volé

Un voleur entra dans la maison d'un astrologue. Cependant celui-ci se donnait en pleine place pour un prophète des plus clairvoyants dans l'avenir. Comme il s'y vantait d'avoir acquis, par l'inspection des astres, la connaissance de tout ce qui devait arriver dans les siècles les plus reculés, un des assistants qui avait aperçu le voleur, l'interrompit. " Et le moyen, lui dit-il, de croire que tu sais l'avenir, quand je vois, à n'en pas douter, que tu ne sais pas même le présent ? Car enfin, mon ami, si tu le savais, tu courrais au plus vite chez toi en chasser le voleur que je viens d'y voir entrer. "

Un avare

Un avare enfouit son trésor dans un champ ; mais il ne put le faire si secrètement qu'un voisin ne s'en aperçût. Le premier retiré, l'autre accourt, déterre l'or et l'emporte. Le lendemain l'avare revient rendre visite à son trésor. Quelle fut sa douleur lorsqu'il n'en trouva que le gîte ! Un dieu même ne l'exprimerait pas. Le voilà qui crie, pleure, s'arrache les cheveux, en un mot se désespère. À ses cris, un passant accourt. " Qu'avez-vous perdu, lui dit celui-ci, pour vous désoler de la sorte ? - Ce qui m'était mille fois plus cher que la vie, s'écria l'avare : mon trésor que j'avais enterré près de cette pierre. - Sans vous donner la peine de le porter si loin, reprit l'autre, que ne le gardiez-vous chez vous : vous auriez pu en tirer à toute heure, et plus commodément l'or dont vous auriez eu besoin. - En tirer mon or ! s'écria l'Avare : ô ciel ! Je n'étais pas si fou. Hélas ! Je n'y touchais jamais. - Si vous n'y touchiez point, répliqua le passant, pourquoi vous tant affliger ? Eh, mon ami, mettez une pierre à la place du trésor, elle vous y servira tout autant. "

Le dauphin portant un singe

Un dauphin côtoyait de fort près en nageant le rivage de la mer. " Bon, dit un singe qui l'aperçut, voici un moyen pour voir la pleine mer tout à mon aise. Je ne l'ai jamais vue, et ainsi il faut que je me contente ". Cela dit, il s'approche du rivage, ensuite il s'élançe, et retombe sur le dos du poisson. Celui-ci qui aime l'homme, crut qu'il en portait un, et mena le singe assez loin. Là-dessus, ce dernier, charmé de voguer sur l'océan, jette un cri de joie. À ce cri, l'autre lève la tête, envisage le singe, et le reconnaît. Le dauphin fit sauter sa charge en l'air d'un coup de sa queue, et se replonge aussitôt au fond de la mer.

Le vigneron et ses enfants

Un vigneron se sentit proche de sa fin. Alors il appela ses enfants : " Mes enfants, leur dit-il, je ne veux point mourir sans vous révéler un secret que je vous ai tenu caché jusqu'à présent, pour certaines raisons. Apprenez que j'ai enfoui un trésor dans ma vigne : lorsque je ne serai plus, et que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, ne manquez pas d'y fouiller, et vous le trouverez ". Le bon homme mort, les enfants coururent à la vigne, et retournèrent le champ de l'un à l'autre bout ; mais ils eurent beau fouiller et refouiller, ils n'y trouvèrent rien de ce que le père leur avait fait espérer. Alors ils crurent qu'il les avait trompés ; mais ils reconnurent bientôt qu'il ne leur avait rien dit que de véritable. Le champ ainsi retourné devint si fécond, que la vigne leur rapporta, pendant plusieurs années, le triple de ce qu'elle avait accoutumé de produire.

L'âne qui change de maître

L'âne d'un Jardinier se lassa de se lever avant le point du jour pour porter des herbes au marché. Un jour il pria Jupiter de lui donner un maître chez qui il put, disait-il, au moins dormir. " Soit, dit le maître des dieux " : et cela dit, voilà le baudet chez un charbonnier. Il n'y eut pas resté deux jours qu'il regretta le jardinier. " Encore, disait-il, chez lui j'attrapais de temps en temps à la dérobée quelques feuilles de chou ; mais ici que peut-on gagner à porter du charbon ? Des coups, et rien davantage ". Il fallut donc lui chercher une autre condition. Jupiter le fit entrer chez un corroyeur, et le baudet, qui n'y pouvait souffrir la puanteur des peaux dont on le chargeait, criait plus fort que jamais, et demanda pour la troisième fois un autre maître. Alors le dieu lui dit : " Si tu avais été sage, tu serais resté chez le premier. Quand je t'en donnerais un nouveau, tu n'en serais pas plus content que des autres. Ainsi, reste où tu es, de peur que tu ne trouves encore ailleurs plus de sujet de te plaindre ".

Deux chiens

Deux chiens gardaient au logis. L'un, tout joyeux, dit à l'autre : " Frère, je viens d'apprendre que notre maître se marie dans sa maison des champs. Or, tu sais qu'il n'est point de noces sans festin ; c'est pourquoi, si tu veux m'en croire, nous irons tous deux en prendre notre part, et la chère que nous y ferons, Dieu le sait ! " Cela dit, ils partent, et prennent si mal leur chemin, qu'ils s'engagent dans certains marécages, et ne s'en retirent que tout couverts de fange Dans cet état, ils arrivent au lieu de la noce. Ils comptaient sur un grand accueil de la part des conviés, mais fort mal à propos, dès qu'ils parurent, chacun s'écria contre leur malpropreté. À peine étaient-ils entrés dans la salle du festin, qu'on les en chassa, l'un à coups de pied, et l'autre à coups de bâton. Tout se passa de sorte que nos deux chiens crottés s'en retournèrent fatigués, affamés et battus.

Le loup, le renard et le singe

Le loup et le renard plaidaient l'un contre l'autre par-devant le singe. Le premier accusait l'autre de lui avoir dérobé quelques provisions, celui-ci niait le fait. Le singe, qui connaissait de quoi l'un et l'autre étaient capables, ne savait lequel croire ; ainsi il se trouvait dans un grand embarras. Voici pourtant comme il s'en tira : après bien des contestations de part et d'autre, il imposa silence aux parties, et prononça ainsi : " Toi, loup, je te condamne à payer l'amende, parce que tu demandes au renard ce qu'il ne t'a point pris ; et toi, renard, tu paieras aussi, parce que tu refuses de rendre au loup ce que tu lui as dérobé. "

Le loup et le chien maigre

Un jour, un loup rencontra un Chien d'assez bonne taille, mais si maigre, qu'il n'avait que les os et la peau. Comme il allait le mettre en pièces : " Eh ! Seigneur, lui dit le chien, qu'allez-vous faire ? Ne voyez-vous pas bien que je suis présentement dans un tel état, que je ne vaudrais pas un coup de dent ? Mais, croyez-moi, souffrez que je retourne au logis ; j'aurai soin, je vous jure, de m'y bien nourrir, et s'il vous prend envie d'y venir dans quelque temps, vous m'y trouverez si gras, que vous ne vous repentirez point d'avoir perdu un méchant repas pour en faire un incomparablement meilleur. " Le loup le crut et le lâcha. Quelques jours après, il court au logis du chien, l'aperçoit au travers des barreaux de la porte, et le presse de sortir pour lui tenir parole. " Vous reviendrez demain, s'il vous plaît, lui dit le chien ; car pour aujourd'hui, outre que je ne crois pas avoir encore atteint le degré d'embonpoint qui vous convient, je ne me sens pas fort d'humeur à vous contenter. " L'autre entendit à demi-mot. Il baissa l'oreille, et rebroussant chemin, jura qu'il ne laisserait jamais échapper ce qu'il tiendrait.

L'assassin qui se noie

Le prévôt poursuivait un assassin. Celui-ci fuyait, et de telle vitesse, que l'autre ne put l'atteindre, et se retira. Alors le scélérat s'imagina qu'il n'avait plus rien à craindre, et crut que son crime demeurerait impuni ; mais le ciel se garda bien de le permettre. Pendant que ce malheureux croit traverser un ruisseau où il était entré sans en connaître la profondeur, il y perd pied, et s'y noie.

Les rats tenant conseil

Les rats tenaient conseil, et ils délibéraient sur ce qu'ils avaient à faire pour se garantir de la griffe du chat, qui avait déjà croqué plus des deux tiers de leur peuple. Comme chacun opinait à son tour, un des plus habiles se leva. Je serais d'avis, dit-il d'un ton grave, qu'on attachât quelque grelot au cou de cette méchante bête. Elle ne pourra venir à nous sans que le grelot nous avertisse d'assez loin de son approche ; et comme en ce cas nous aurons tout le temps de fuir, vous concevez bien qu'il nous sera fort aisé de nous mettre, par ce moyen, à couvert de toute surprise de sa part. " Et toute l'assemblée applaudit aussitôt à la bonté de l'expédient. La difficulté fut de trouver un rat qui voulût se hasarder à attacher le grelot : chacun s'en défendit ; l'un avait la patte blessée, l'autre la vue courte. " Je ne suis pas assez fort, " disait l'un. " Je ne sais pas bien comment m'y prendre ", disait l'autre. Tous alléguèrent diverses excuses, et si bonnes, qu'on se sépara sans rien conclure.

Les deux ennemis

Deux hommes, qui se haïssaient mortellement, s'étaient embarqués sur le même vaisseau. Comme il cinglait à pleines voiles, une tempête s'éleva, et si grande, que le navire, battu des vents et fracassé par les vagues, s'entrouvrit. Dans cette extrémité, les deux passagers que l'eau commençait à gagner, se consolaient, quoiqu'ils se vissent sur le point d'être submergés. " Si je péris, disaient-ils l'un et l'autre au fond du coeur, mon ennemi périt aussi. "

Le chat et les rats

Un chat, la terreur des rats, en avait presque détruit l'engeance. Il eut bien voulu croquer le peu qui en restait ; mais le malheur des premiers avait rendu les derniers plus sages. Ceux-ci se tenaient si bien sur leurs gardes qu'il n'était pas aisé de les avoir. " Je les aurai pourtant, dit le chat, et bon gré mal gré qu'ils en aient. " Cela dit, il s'enfarine et se blottit au fond d'une huche. Un rat qui l'aperçut le prit pour quelque pièce de chair, et s'en approcha ; le chat se retourne aussitôt sur ses deux pattes, et lui fait sentir sa griffe. Un second vint après, puis un troisième, qui fut suivi de plusieurs autres, et de ceux-ci pas un ne s'en retourna. Cependant un dernier, vieux et ratatiné mit la tête hors de son trou, et d'abord regarda de tous côtés ; puis de là, sans vouloir s'avancer plus loin, se mit à contempler le bloc enfariné ; enfin secouant la tête, " À d'autres, mon ami s'écria-t-il ; il ne te sert de rien à mon égard de t'être ainsi blanchi ; quand tu serais farine, sac, huche, ou tout ce qu'il te plaira, je n'en approcherais pas en mille ans une fois. "

Le malade et le médecin

Un malade interrogé par son médecin sur l'état de sa santé, et de quelle manière il avait passé la nuit, lui répondit qu'il avait extrêmement sué. " C'est un bon signe, lui répliqua le médecin. " Il fit le lendemain les mêmes questions que le jour précédent au malade, qui lui dit que le froid l'avait tellement saisi, qu'il en avait pensé mourir. " Ce pronostic est encore fort bon, lui repartit le médecin. " Enfin le troisième jour le médecin ayant demandé au malade comment il se portait, et le malade lui ayant répondu qu'il devenait hydropique. " Tant mieux, répliqua ce charlatan, cette crise est une marque de santé, et vous serez bientôt tiré d'affaire. " Après que le médecin se fut retiré, l'un des amis du malade lui demanda en quel état il se trouvait. " Hélas ! Mon ami, lui répliqua-t-il, on dit que je me porte bien, et cependant je sens bien que je vais mourir. "

L'âne couvert de la peau d'un lion

Un âne ayant trouvé par hasard la peau d'un lion, s'en couvrit le dos sur-le-champ, et se para de cette dépouille. Les autres bêtes qui le virent en cet équipage, et qui le prirent d'abord pour un véritable lion, en furent alarmées, et se mirent à fuir de toute leur force. Le maître à qui appartenait l'âne, le cherchait de tous côtés, et fut tout étonné quand il le vit déguisé de cette sorte. L'âne accourut vers son maître, et se mit à braire. Sa voix et ses longues oreilles qu'il n'avait point cachées, le firent connaître malgré son déguisement. Son maître le prit, et le condamna à son travail ordinaire.

L'olivier et le roseau

Un olivier et un roseau disputaient ensemble sur leur force et sur leur fermeté. L'olivier reprochait au roseau sa fragilité, qui l'obligeait de plier au moindre vent. Le roseau ne trouvant point de bonnes raisons pour lui répliquer, garda le silence ; mais ayant attendu quelque temps sans rien dire, un vent violent vint à souffler tout à coup. Le roseau agité par le vent, plia, et n'en fut point incommodé ; mais l'olivier ayant voulu résister à l'orage, fut emporté et déraciné par la violence du tourbillon. Alors le roseau prenant son temps pour parler, dit à l'olivier qui était par terre : " Tu vois bien qu'il est plus à propos de céder à un ennemi puissant, que de lui résister avec une témérité qui a toujours de mauvaises suites. "

Le laboureur et ses enfants

Un laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfants, et le peu de cas qu'ils faisaient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence un faisceau de baguettes, et leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un après l'autre de grands efforts pour en venir à bout ; mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau, et de prendre les baguettes séparément pour les rompre ; ce qu'ils exécutèrent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours : " Vous voyez, mes enfants, que vous n'avez pu briser ces baguettes, tandis qu'elles étaient liées ensemble ; ainsi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, si vous demeurez toujours unis par une bonne intelligence. Mais si les inimitiés vous désunissent, si la division se met parmi vous, il ne sera pas difficile à vos ennemis de vous perdre. "

L'homme et ses deux femmes

Un homme nourri dans les délices, et qui était encore dans la force de son âge, ni trop vieux, ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déjà à grisonner, s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchait de la vieillesse, et l'autre était encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuraient tous trois dans la même maison. La plus âgée voulant se faire aimer de son mari, par la proportion de l'âge, lui arrachait poil à poil tout ce qu'il avait de cheveux noirs. La plus jeune qui voulait aussi avoir part à la tendresse de son mari, lui arrachait de son côté tous les cheveux blancs. De sorte que ces deux femmes en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entièrement chauve, et il devint la fable de tout le monde.

Le renard et le bouc

Le renard et le bouc pressés de la soif, descendirent dans un puits. Après qu'ils se furent désaltérés, ils cherchèrent les moyens d'en sortir. Le renard ayant rêvé quelque temps, dit au bouc qu'il avait trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un et l'autre. " Il faut te dresser sur les pieds de derrière, et appuyer les deux cornes de devant contre le mur ; je grimperai aisément le long de ton dos ; et quand je serai hors du puits, je te donnerai du secours pour en sortir après moi. " Le bouc approuva la proposition du renard, et se mit en posture pour lui faciliter la sortie. Mais quand le renard se vit en assurance, il se mit à sauter de tous côtés, sans se soucier de l'embarras où était le bouc, qui lui reprochait son indifférence et sa mauvaise foi, puisqu'il n'accomplissait pas les conditions de leur traité. " Mon ami, lui dit le renard en l'insultant, si tu avais autant d'esprit et autant de bon sens que de barbe, tu ne serais pas descendu dans ce puits, sans avoir auparavant songé aux moyens d'en sortir. "

Le pêcheur et les poissons

Un pêcheur assez peu versé dans son métier, prit sa flûte et des filets pour aller à la pêche. Étant arrivé au bord de la mer, il s'assit sur une pierre, et se mit à jouer de la flûte, croyant, par la douceur de son chant, charmer les poissons, et les prendre sans aucune peine : mais cette tentative ne lui réussit pas. Il quitta donc la flûte, prit son filet et le jeta dans la mer. Du premier coup de filet il prit une grande quantité de poissons, il les traîna sur le rivage, et ils se mirent tous à sauter. " En vérité, leur dit-il, vous êtes de sots animaux. Tandis que j'ai joué de la flûte, vous n'avez point voulu danser ; et sitôt que j'ai cessé d'en jouer, vous vous êtes tous mis à sauter. "

La fourmi et la cigale

La fourmi faisait sécher son froment qui avait contracté quelque humidité pendant l'hiver. La cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour subvenir à sa nécessité dans la disette où elle se trouvait. La fourmi lui répondit durement qu'elle devait songer à amasser pendant l'été pour avoir de quoi vivre pendant l'hiver. " Je ne suis point oisive durant l'été, répliqua la cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. - Oh bien, repartit la fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant ; vous méritez bien de mourir de faim. "

Le renard et les raisins

Un renard ayant aperçu au haut d'un arbre quelques grappes de raisins qui commençaient à mûrir, eut envie d'en manger, et fit tous ses efforts pour y atteindre ; mais voyant que sa peine était inutile, il dissimula son chagrin, et dit en se retirant qu'il ne voulait point manger de ces raisins, parce qu'ils étaient encore trop verts et trop aigres.

L'âne malade et les loups

L'âne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa maladie s'étant répandu, les loups et les chiens, croyant qu'il mourrait bientôt, accoururent pour le visiter. Il aperçurent l'ânon au travers des fentes de la porte, et lui demandèrent des nouvelles de la santé de son père. " Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'Ânon.

Le bûcheron et la forêt

Un bûcheron entrant dans une forêt, lui demanda la permission de prendre du bois pour faire un manche à sa cognée. Elle y consentit ; mais peu de temps après, elle se repentit de sa complaisance car le bûcheron se servit de sa cognée pour couper de grandes branches d'arbres, et pour dépouiller la forêt de ses principaux ornements, sans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avait fourni des armes au bûcheron contre elle-même.

La grenouille et le boeuf

La grenouille ayant un jour aperçu un boeuf qui paissait dans une prairie, se flatta de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, et demanda à ses compagnes si sa taille commençait à approcher de celle du boeuf. Elles lui répondirent que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toujours de plus en plus, et demanda encore une autre fois aux grenouilles si elle égalait à peu près la grosseur du boeuf. Elles lui firent la même réponse que la première fois. La grenouille ne changea pas pour cela de dessein ; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler fut si grande, qu'elle en creva sur-le-champ.

Le loup et le chien

Un loup rencontra par hasard un chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, et à lui demander de ses nouvelles il le questionna sur son embonpoint. Le chien lui répondit que les bontés de son maître, et les soins qu'il prenait de lui, l'avaient mis dans le bon état où il le voyait : " Car il me nourrit, ajouta-t-il, des mets de sa table, et des viandes dont il mange lui-même ; outre cela, je dors dans un lieu couvert, et tous ceux de la maison me font tout le bien qu'ils peuvent. " Ce discours inspira envie au loup de s'attacher au maître du chien. " Que je serais heureux, lui dit-il, de servir un maître si commode ! Si cela m'arrivait, je croirais que ma condition est préférable à celle de toutes les autres bêtes. " Le chien s'offrit de le conduire à son maître, et de le solliciter en sa faveur, pourvu qu'il se relâchât un peu de sa cruauté naturelle. Le loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin : le jour était déjà grand. Le loup voyant que le col du chien était tout pelé lui en demanda la cause. " Cela n'est rien, répliqua le chien ; pendant la nuit j'ai la liberté tout entière, et l'on me lâche, pour aboyer aux voleurs ; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon maître. " Ce discours ralentit l'ardeur du loup ; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le maître du chien. " Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à si haut prix l'amitié de ton maître ; j'aime mieux jouir de ma liberté, que de faire bonne chère dans l'esclavage. "

Le renard et la cigogne

Un renard plein de finesse pria à souper une cigogne à qui il servit de la bouillie sur une assiette. La cigogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que lui jouait le renard. Peu de temps après, elle le pria à dîner ; il y vint au jour marqué, ne se souvenant plus de sa supercherie, et ne se doutant point de la vengeance que méditait la cigogne. Elle lui servit un hachis de viandes qu'elle renferma dans une bouteille. Le renard n'y pouvait atteindre, et il avait la douleur de voir la cigogne manger toute seule. Elle lui dit alors avec un rire moqueur : " Tu ne peux pas te plaindre de moi raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, et que je t'ai traité comme tu m'as traitée. "

Le corbeau et le renard

Un corbeau s'était perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenait en son bec. Un renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proie. Pour y réussir et pour amuser le corbeau, il commença à le louer de la beauté de son plumage. Le renard voyant que le corbeau prenait goût à ses louanges : " C'est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez. " Le corbeau voulant persuader au renard que son chant n'était pas désagréable, se mit à chanter, et laissa tomber le fromage qu'il avait au bec. C'est ce que le renard attendait. Il s'en saisit incontinent, et le mangea aux yeux du corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, et de s'être laissé séduire par les fausses louanges du renard.

